

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Petites et grandes misères

Nicole Filion, *Noces villageoises*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 163 p., 22,95 \$.

Philippe Poloni, *Des truites à la tomate*, Montréal, Québec Amérique, 2002, 300 p., 24,95 \$.

Michael Delisle, *Dée*, Montréal, Leméac, 2002, 128 p., 27,95 \$.

Hélène Rioux

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37648ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2003). Review of [Petites et grandes misères / Nicole Filion, *Noces villageoises*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 163 p., 22,95 \$. / Philippe Poloni, *Des truites à la tomate*, Montréal, Québec Amérique, 2002, 300 p., 24,95 \$. / Michael Delisle, *Dée*, Montréal, Leméac, 2002, 128 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Petites et grandes misères

Le parcours de la vie, comme disait je ne sais plus qui, est semé de splendeurs et de misères petites et grandes, frivoles ou dévastatrices. Pour les uns, l'enfer commence par une chicane de clôture. Dans le cas d'un artiste, la panne d'inspiration représente le pire des cauchemars, alors que la vie de banlieue est pour d'autres synonyme de désespoir absolu. Ma chronique portera sur trois romans qui offrent de la misère une vision originale, parfois tragique, parfois drôle.

R O M A N | H É L È N E R I O U X

« EST-CE AINSI QUE NAISSENT LES GUERRES ? » demande dans son avant-propos la narratrice de *Noces villageoises*. « Écoutez, je vais essayer d'être claire, concise, ce qui ne va pas de soi, cette histoire est si rocambolesque », poursuit-elle un peu plus loin (p. 13). Rocambolesque, c'est le moins qu'on puisse dire, et la résumer risque de se révéler une tâche passablement ardue pour la lectrice que je suis. Je vais quand même, à mon tour, essayer.

CHICANE DE CLÔTURE

Une famille — la narratrice, écrivaine, son mari, Martin, leurs deux ados dont l'un joue de la batterie dans un groupe rock et l'autre écrit des scénarios de films d'action, leurs chiens et leurs chats — a acheté en 1983 une jolie maison bleue cachée sous les arbres, au cœur d'une petite ville qui paraissait de prime abord tout à fait accueillante. Il s'agissait d'une maison enclavée, à laquelle deux chemins donnaient accès. Jusqu'ici, pas de problème et tout le monde allait son petit bonhomme de chemin dans le meilleur des mondes. Le bonheur des uns et des autres aurait pu continuer si les voisins, en l'occurrence ceux de gauche, n'avaient, du jour au lendemain, décidé d'ériger un muret entre les deux propriétés. Notre sympathique famille se trouva de ce fait empêchée de circuler, malgré la servitude en bonne et due forme qu'elle détenait, ce droit de passage dûment authentifié par la notaire, maître Candide Verchères. C'est là que l'histoire et les ennuis commencent.

Car entrent alors en scène une série de personnages hauts en couleur, les avocats, la notaire, les policiers, le juge, les voisins anciens et actuels, les arpenteurs-géomètres, l'architecte stagiaire, les employés de la caisse populaire, affublés de noms pittoresques comme Fernand Petitête (dit l'Infâme), son épouse Blouse Goyette, Ovide de Basse-Souche, Françoise Fougère (dite le Bouquet), maître Gazaille, maître Vandal (dit Gamique), Bradefér et Filedoux. Tous ces gens vont se consulter, se chicaner, négocier, s'insulter, s'envoyer des liasses de lettres et de télécopies, le tout dans un charabia juridique truffé de servitudes, de parties prenantes, d'ayants droit, de défenses et de demandes reconventionnelles. Je ne suis pas sûre d'avoir tout compris. Mais y a-t-il



PHILIPPE POLONI



quelque chose à comprendre ? Les protagonistes ont, eux aussi, le plus souvent l'air dépassés par les événements.

Quoi qu'il en soit, Nicole Filion relève avec brio le défi de nous raconter sans jamais nous ennuyer cette histoire abracadabrante. La langue est savoureuse, la narration, ponctuée de digressions, de résumés, de questionnaires et de citations (?) de Thomas Bernhard, de Franz Kafka ou de Jean Giono absolument désopilantes.

Est-ce ainsi que naissent les guerres ? Peut-être, oui. Dans ce cas, conclut la narratrice, justice n'a pas été rendue. Dans la vraie vie, souvent elle ne l'est pas non plus.

PANNE D'INSPIRATION

Dans son deuxième roman, *Des truites à la tomate*, Philippe Poloni privilégie également le ton fantaisiste pour aborder le thème de la misère humaine. Ici, il s'agit davantage d'une misère morale — existentielle —, puisque le héros, un peintre appelé Cosmo Maffia, perd l'inspiration lorsqu'il découvre le *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch dans un musée new-yorkais.

Pourquoi ? Parce que c'était à lui de peindre ce tableau, déclare-t-il au galeriste James de Carton :

Pas au Russe ! À moi ! C'était là mon dessein, ma noble destinée, je dirais même plus, c'était une fatalité qui me remplissait le cœur et provoquait un chaleureux contentement dans ma plus profonde sensibilité. [...] Et aujourd'hui, je réalise, dans un total désarroi, qu'un géant de l'art moderne m'a devancé... Tout s'écroule autour de moi. (p. 90)

Dire qu'il touchait au but, qu'il était sur le point de devenir riche et célèbre. L'éminent critique Graham Mesner Rosenkasch venait d'écrire un article favorable à son sujet, et de Carton lui avait proposé d'exposer dans sa galerie. Une chance inespérée, et beaucoup beaucoup d'argent en perspective. Mais d'inspiration, nenni. Le pauvre en est réduit à détruire ses tableaux.

Il fait alors la connaissance d'Anita Braun, peintre comme lui, et en panne sèche, comme lui. Son cas est plus pathétique, car elle est atteinte d'un cancer généralisé. Avant de mourir, elle veut cependant atteindre le sublime et lui propose une association pour le moins insolite. D'après elle, il est possible de

dépasser la peinture en construisant un nouveau temple des beaux-arts [...] exclusivement consacré à une nouvelle forme artistique, l'homicide, d'où la prétention : l'homicide comme l'un des beaux-arts. [...] "Il suffirait de commettre un certain nombre d'homicides qui composeraient le péristyle de ce nouveau panthéon." (p. 120)

Pour dire la vérité, son but est surtout de se venger de tous les médecins qui se sont acharnés sur son corps. Mais Maffia ne le sait pas.

Au début, le roman évoque un collage. Courtes scènes où passent différents personnages un peu farfelus, souvent attachants, comme ce John Di Homogrosso, l'agent de sécurité du musée, et la jeune fille grise et triste qui est sa voisine. L'épisode Anita Braun marque un changement de rythme, et l'intérêt que l'on prenait à cette histoire s'érouisse un peu. D'autres bonnes surprises nous attendent au tournant, entre autres la rencontre avec l'homme qui regarde le Viêt-Nam et que « la terre a pris trois fois ». La fin, sous forme de pièce de théâtre, est peu convaincante. Bref, un roman inégal.

Et qu'est-ce que les truites à la tomate viennent faire dans cette histoire ? me demanderez-vous. La clé de l'énigme se trouve vers les deux tiers du roman qui aurait aussi bien pu s'appeler *Une camomille bien chaude* ou *L'enlèvement de John Kennedy* !

VIE DE BANLIEUE

Michael Delisle

Dée

LEMÉAC

Telle que nous la raconte Michael Delisle, la vie d'Audrey Provost, surnommée Dée, est à mille lieues de la fantaisie.

Au début de l'histoire, Dée est une adolescente maigrichonne aux dents cariées. Elle vit avec son père, sa mère et son frère Charly dans une espèce de campagne en passe de se transformer en banlieue. Défiant les règlements de la nouvelle municipalité, le père continue d'élever ses cochons dans la cour — jusqu'à ce que des voisins (encore eux !) viennent, de nuit, les abattre. La mère, quand elle n'est pas ivre, passe ses journées à chasser les mouches, armée d'une tapette en

plastique. Voici, en quelques mots, la vie de Dée : elle s'amuse à chercher des cadavres de chiens au dépotoir, se promène dans le camion vert de Doc, un vieux vétérinaire lubrique qui abuse d'elle après l'avoir droguée. Puis, il lui achète un cornet de crème glacée. Plus tard, elle lira des magazines et des romans-photos, se fera engrosser sans plaisir par Sarto Richer, une connaissance de ses parents qui sera forcé de l'épouser. Plus tard encore, elle aura son bébé dont elle ne saura pas s'occuper et s'ennuiera à mourir dans sa maison neuve du domaine Chantilly, dont elle ne saura pas non plus s'occuper. Elle se fera arracher les dents, sera heureuse l'espace de quelques heures parce qu'elle a enfin un dentier, vivra une aventure moche avec le livreur de journaux et finira dans son lit, abruti de médicaments.

C'est triste, c'est désolant, ça donne mal au cœur. C'est surtout écrit dans un style à la fois cru et dépouillé, terriblement efficace.

Elle pense qu'elle a toute une nuit à traverser et qu'elle ne connaît pas de chanson. Elle peut marcher dans le salon. Elle peut regarder dehors où il n'y a personne. Elle peut rincer sa tasse sale et se refaire un café. Elle regarde le ventre du bébé monter et descendre au rythme de sa respiration. Fascinée, elle se met à chuchoter des petits mots secs, comme un tic tac d'horloge dans une maison qui dort. — Meurs... Meurs... Meurs donc. (p. 107)



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

PAROLE DONNÉE

GUY JEAN
**DU SANG SUR LES
ASTILBES**

Poésie aussi dure que
fraternelle sur la violence
des hommes. Un regard
cru, chargé de mémoire et
d'émotion sur le passé et
le présent. Une ouverture
vers l'espoir et la tendresse.



PARUTION
EN FÉVRIER.

*Faute d'ouvrir les cavernes de son âme, l'homme
nourrit la béance affamée de sacrifices. Enfants et
femmes déchiquetés. Hommes-bombes.*

JEAN-CLAUDE CHARVOZ
LES FRANCORICAINS
La France à l'heure de
l'américanisation et de
l'anglicisation.



Attention ! Ce livre est insup-
portable ! Il fait mal de page en
page... Jean-Claude Charvoz prend le pouls au
quotidien d'une France aux prises avec son démon
séculaire : l'orgueil... (Préface de Louis Caron.)

Guy Jean, invité d'honneur, et Jean-Claude Charvoz
seront présents au Salon du livre de l'Outaouais
du 26 au 30 mars 2003.

La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca